

donna à la colonie un peuple de mœurs irréprochables, endurci à toutes les fatigues, propre à tous les travaux, d'une persévérance sans égale et d'un courage à l'épreuve. La Louisiane s'y est en quelque sorte retrempée dans son caractère ».

1769.—Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de raconter les événements qui se produisirent ultérieurement, ni de s'étendre sur l'exécution des cinq patriotes Lafrenière, Marquis, Milhet, Noyan et Caresse, qui payèrent de leur vie leur fidélité et leur attachement à cette patrie qui les avait reniés et livrés à l'étranger. Cette dernière amertume, du moins, avait été épargnée à Bienville. Quand ce triste événement eut lieu, il y avait deux ans qu'il avait rejoint dans le paradis des braves le guide et le compagnon de sa jeunesse, le célèbre d'Iberville, auquel il avait survécu de 61 ans.

En jetant un coup d'œil sur cette longue carrière, les mots de l'Ecclesiaste, *vanitas vanitatum et omnia vanitas*, se présentent naturellement à nous. Ils peuvent servir d'épilogue à la longue existence de Jean-Baptiste Lemoyne de Bienville. Jamais noble vie ne justifia mieux ce dicton des anciens : « ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. » Elle évoque à l'esprit toutes les exclamations, tous les proverbes qui expriment les tristesses du cœur humain, la désespérance des fatalités imprévues, la mélancolie profonde qui, en définitive, s'attache aux choses d'ici bas.

Né aux bords du Saint-Laurent à une époque où la Nouvelle-France elle-même sortait à peine de son berceau, il vit passer aux mains des Anglais cette colonie et ces mers intérieures pour la possession desquelles il avait, tout jeune encore, combattu et versé son sang sous les ordres de d'Iberville. Quant à la Louisiane qu'il avait contribué à fonder et qu'il gouverna pendant 40 ans, à laquelle il avait consacré les énergies de sa jeunesse, les forces de sa maturité, on la livrait, ironie amère du destin, à un peuple, devenu notre allié, il est vrai, mais contre lequel il l'avait jadis défendue avec succès. Ainsi, avant de mourir à Paris, en 1767, un peu plus de 20 ans avant la révolution qui devait emporter cette vieille monarchie qu'il avait servie avec tant de dévouement, il avait vu flétrir tour à tour les espoirs, s'évanouir tous les rêves